MAUDE ADAMS TELLE QU'ELLE EST AUJOURD'HUI.

Maude Adams, l'incomparable petite comédienne, dont nous donnons ci-dessus le portrait, a abandonné le rôle du "Petit Ministre" et joue dans le moment celui du fils de Napoléon dans "L'Aiglon" de Rostand. C'est le rôle créé par Sarah Bernhardt en France.

TEMPERATURE

Du 28 février 1901.

Thermomètre de R. & L. Claudel, Opticiens n° 142 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin....	54	12
Midi.....	66	19
3 P. M.....	68	20
6 P. M.....	66	19

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 28 février —Indications pour la Louisiane— Temps—beau vendredi et samedi; vents légers du nord.

LE PROBLEME DE LA VIE.

Il n'est pas téméraire d'affirmer que, de tous les problèmes, c'est encore celui de la vie et de la mort qui présente l'intérêt le plus universel. Ce problème, M. Jean Finot n'a pas la prétention de l'avoir résolu, mais il l'a du moins étudié avec des vues toutes nouvelles; cela suffit pour qu'on doive signaler aux lecteurs curieux sa "Philosophie de la longévité." L'auteur est parti de ce principe que la crainte de la mort est le grand chagrin de notre vie; l'objet, tout charitable, de son livre est d'embellir et même de prolonger nos jours en nous démontrant que cette terreur n'est faite que de notre ignorance. Les chétiens trouvent déjà dans la croyance à l'immortalité de l'âme un puissant réconfort; M. Finot pense que la foi dans l'immortalité du corps ne serait pas pour nous une moindre consolation. Ce qui nous épouvante, en effet, dans l'idée du trépas, ce serait, d'après lui, beaucoup moins la peur de la souffrance et l'appréhension de l'inconnu que l'horreur du néant. C'est pourquoi, d'abord, il s'attache à nous prouver qu'au regard de la science moderne, ce que le vulgaire appelle la mort n'est autre chose qu'une transformation de la vie. S'il est vrai que rien ne se crée et que rien ne se perd, qu'on retrouve dans le cadavre tous les éléments chimiques qui composaient le corps vivant et que ces éléments, rassemblés sous d'autres formes, poursuivent par delà le tombeau leur existence organique, cela est déjà consolant pour les êtres qui souhaitent avant tout de se survivre. Pour eux, la mort n'est pas la fin tant redoutée; ce n'est que le point de départ d'une seconde carrière. Mais, dira-t-on, après cet avatar, la conscience s'évanouit ou se disperse, et si aucune cellule du corps n'a cessé d'exister, la personnalité du défunt a, en réalité, disparu pour faire place à des êtres nouveaux qui lui sont étrangers. M. Finot a prévu l'objection; elle ne l'embarrasse point. Toutes les molécules qui forment notre corps meurent et se renouvellent vingt fois au cours de notre vie; la science nous le démontre; la conscience ne nous en dit rien: notre individualité elle est donc plus précise en deçà qu'au delà du tombeau? La chrysalide ne se préoccupe pas de savoir ce que deviendra son "moi" quand elle sera papillon; imitons sa sagesse et considérant la mort sans effroi, notre existence présente en sera plus sereine. Le conseil est plus facile à donner qu'à suivre; aussi M. Finot, par pitié pour notre faiblesse, consent il à nous offrir des consolations plus immédiates et tangibles. A ceux que ne contenterait point l'immortalité de leurs cellules, il affirme que nous ne quittons la vie humaine, le plus souvent, que par notre faute. Nous sommes taillés pour vivre, non pas cinquante ou soixante ans, mais un siècle, peut-être davantage, et les progrès de l'hygiene accroissent incessamment notre force vitale; c'est nous-mêmes qui nous tuons avant le temps par vice, par négligence, par peur, par auto-suggestion; passé un certain âge l'idée de la mort nous hante et nous mourons par préjugé, tels ces gens qui périssent d'inanition après trois jours de jeune, alors que — l'expérience le prouve— l'on peut vivre beaucoup plus longtemps sans boire ni manger. Vivons donc sans craindre la mort; vivons avec l'espoir et la volonté de vivre; c'est la philosophie et la recette de la longévité.

La situation sanitaire au Cap.

Liste quotidienne officielle des pertes dans le Sud de l'Afrique: tués, 4; morts de maladie, 51, dont 1 officier; blessés 21; disparus 2; total, 78.

La peste au Cap: le docteur Edington, bactériologiste officiel, nie son existence. Les autres médecins maintiennent contre lui leur opinion.

Un conseil sanitaire a été formé et l'on a décidé de ne pas détruire les énormes quantités de fourrage qui sont là.

On croit que ce fourrage sera simplement déplacé et entouré d'une clôture de métal jusqu'à ce que les rats, qui y abondent, soient détruits.

On mande de Capetown que, malgré l'existence de la peste, les transports continuent à arriver ici et à débarquer des troupes et des provisions, comme de coutume.

On annonce que les villes d'Hambourg et de Brême ont envisagé la nécessité de prendre des mesures pour empêcher la propagation de la peste qui sévit au Cap. On reproche à l'Angleterre d'avoir importé la peste de Bombay avec les contingents hindous et l'on redoute que les Anglais ne prennent pas les mesures suffisantes pour sauvegarder les ports européens de ce fléau.

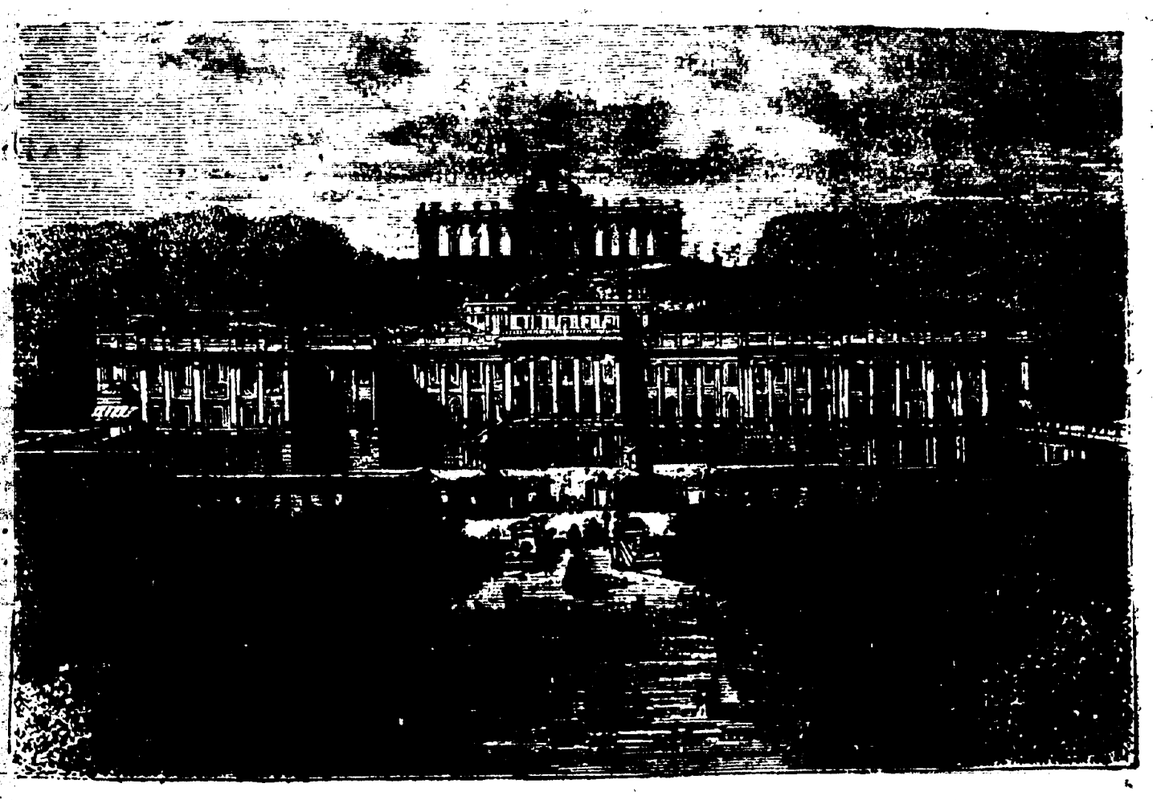
CA ET LA.

ALLEMAGNE.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* publie la note officieuse suivante:

Il est à remarquer, à propos des débats qui ont eu lieu au Reichstag sur les lettres dont l'adresse est rédigée en polonais que le chancelier impérial, comte de Bülow, a l'intention d'inaugurer une nouvelle méthode à l'égard des Polonais. En sa double qualité de chancelier impérial et de ministre président, il sent la nécessité de protéger la nationalité allemande contre les empiètements d'un nationalisme polonais animé d'hostilité politique. Il sait qu'il est, en particulier, nécessaire d'intervenir lorsque les administrations de l'Etat sont utilisées dans le but de servir les ambitions nationales polonaises. Nos compatriotes polonais doivent être avertis que la répugnance de nos hommes d'Etat à user de petits moyens ne les empêcherait pas de sentir la force de leur main si, dans une province prussienne, ils s'avisaient de vouloir être autre chose que loyaux sujets prussiens.

Un correspondant de Berlin nous annonce de son côté que le secrétaire d'Etat aux postes, M. de Podbielski a été désavoué parce qu'il avait fait droit à des réclamations de la population polonaise au sujet des suscriptions des lettres qui doivent être en langue allemande.



PALAIS DE SCHŒNBRUNN.

Dans la pièce que jouent dans le moment au "Tulane" les deux grands artistes français, Sarah Bernhardt et Coquelin aîné, on aperçoit au quatrième acte le palais de Schœnbrunn, palais d'été impérial bâti par Joseph Ier et Marie-Thérèse. L'archiduc Charles y établit son quartier-général en 1801 pour s'opposer aux progrès de Moreau; en 1802, ce palais fut habité par Marie-Caroline de Naples; en 1805 et 1809, Napoléon Ier y établit son quartier-général et y signa le 14 octobre 1809 un traité avec l'Autriche. Le palais de Schœnbrunn fut depuis la résidence du duc de Reichstadt, qui y mourut.

AUTRICHE-HONGRIE.

M. Joseph de Zekelfalussy, conseiller au ministère de l'intérieur hongrois, chef du bureau de statistique, et un des spécialistes les plus connus de cette branche; vient de mourir à Budapest. Son célèbre ouvrage sur l'Exposition millénaire hongroise a été traduit dans toutes les langes de l'Europe.

—A Budapest, 1,200 ouvriers qui demandaient du travail ont causé des désordres au bureau de placement ouvrier de l'Etat. Ils ont bombardé le bureau à coups de pierres et ont démoli les fenêtres. La police accourut et dut se servir du sabre, car les ouvriers résistaient. Trente d'entre eux furent arrêtés, mais leurs compagnons cherchèrent à les délivrer et il en résulta une bagarre qui ne prit fin qu'à l'arrivée d'agents à cheval. Les manifestants se dispersèrent alors, mais cinq autres ont été arrêtés.

SUISSE.

M. Scartazzini, écrivain suisse de langue italienne, très connu par ses études sur Dante et la "Divine Comédie," vient de mourir à Fahrwangen (Argovie), où il exerçait le ministère pastoral. Il était âgé de soixante-cinq ans.

Scartazzini était né dans le canton des Grisons. Il a publié une histoire critique de "Dante Alighieri", une édition modèle de la "Divine Comédie" avec un important commentaire, deux volumes sur "Dante en Allemagne", une "Encyclopédie dantesque" et des "Dissertations sur Dante". Scartazzani fut donc, dans la force du terme, le *homo unius libri*; il est vrai que ce livre embrasse le ciel et la terre et, par surcroit, les idées et les passions d'une grande époque.

Les habitants boivent Abita à l'habitation.

Ça épargne les maladies, ainsi que la bourse.

THEATRES.

TULANE.

Sarah Bernhardt et Coquelin

L'AIGLON.

Nous avons donné hier une longue et intéressante analyse de "l'Aiglon", œuvre de M. Rostand, auteur aujourd'hui célèbre de "Cyrano de Bergerac". Il nous faut bien maintenant dire au moins quelques mots des artistes éminents qui se sont chargés d'interpréter devant nous ce chef-d'œuvre jusqu'ici inconnu à la Nouvelle-Orléans.

Nous croirions vraiment faire injure à nos lecteurs en leur vantant les qualités merveilleuses de ces deux artistes qui ont une réputation universelle et que l'on acclame partout où ils se présentent, là même où les auditoires ne parlent ni n'entendent le français.

Quel enthousiasme doivent-ils donc provoquer dans des assemblées avec lesquelles ils peuvent entrer en relation directe par la communauté complète du langage?

Sarah Bernhardt nous est connue depuis longtemps, ainsi que Coquelin. Nous les avons déjà entendus ici dans quelques-uns des rôles favoris où ils se sont conquis une renommée sans seconde, Sarah Bernhardt dans "La Dame aux Camélias", dans "Phèdre", dans "la Tosca", Coquelin, dans "l'Aventurière" et les "Précieuses Ridicules".

Cette fois-ci, la grande Sarah nous est apparue sous les traits d'un jeune homme, presque d'un enfant, le duc de Reichstadt. Il est permis à bien peu de femmes-artistes, mêmes à celles qui sont douées d'un prodigieux talent, de porter le travesti d'une façon convenable. Sarah est une de ces très rares exceptions, et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'elle a été choisie par l'auteur lui-même, comme créatrice du rôle. C'est grâce à elle, en grande partie que "l'Aiglon" doit sa marche triomphale à travers les deux mondes.

Sarah nous fait assister à toutes les péripéties les plus poignantes de ce glorieux et malheureux jeune homme à la Cour de Vienne, où il ne trouvait guère que des ennemis et des indifférents, jusque dans sa propre famille.

La fin de cette vie est en ne peut plus dramatique et Sarah déploie dans les dernières scènes un prodigieux talent. Nous invitons chaleureusement les véritables amateurs d'art à aller l'admirer, l'y applaudir.

Constant Coquelin faisait, lui aussi, sa première apparition dans l'"Aiglon". Certains journaux de France et de l'étranger nous avaient fait comprendre que le rôle de Flambeau, qu'il y remplit, était indigne de lui. Nous ne sommes pas de cet avis. L'artiste donne un relief saisissant à cette physionomie de vieux grognard qui nous rappelle un peu celle d'Annibal, dans l'Aventurière. Le public, agréablement surpris, a beaucoup applaudi un artiste qui n'était pas en vedette et qui a produit un grand effet. Nous voulons parler de M. Desjardin, remarquable dans le rôle du célèbre Metternich. Aujourd'hui, autre représentation de "l'Aiglon" il en sera ainsi jusqu'à dimanche.

A partir de lundi, nouvelle série de représentations — "La Tosca" "Cyrano de Bergerac", "Phèdre", les "Précieuses ridicules", "Camille".

La vente des places pour les représentations de la semaine prochaine, a commencé hier. Affluence énorme pendant plusieurs heures devant le bureau de location.

Que de personnes regrettent depuis que Sarah Bernhardt et Coquelin sont parmi nous, de ne pas posséder notre belle langue!

Et dire qu'il y a des crétins qui, parce qu'ils ne la connaissent pas, sont gallophobes.

GRAND OPERA HOUSE.

La comédie intitulée "Charity Ball" touche à la fin de la série de ses représentations au Grand Opera House, mais elle est loin d'avoir épuisé sa popularité, grâce au talent qu'y déploient les artistes de la troupe Baldwin-Melville qui sont plus aimés que jamais des habitués du Grand Opera House.

Dimanche, changement de spectacle; première de "Harbor Light", une comédie anglaise qui a traversé l'Atlantique et va faire fureur parmi nous.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Toujours beaucoup de monde à l'Académie de Musique. On s'y amuse; on y voit de jolies femmes, des chanteurs, et des chanteuses de talent surtout, sans compter d'excellents comiques qui entretiennent sans cesse le public en belle humeur.

CRESCENT.

"Because She Loved Him So" est une des meilleures comédies du répertoire moderne. En français comme en anglais, elle a réussi et fait la fortune de plus d'un impresario, de plus d'une troupe. Hier encore, jeudi, en matinée, il y avait foule au Crescent pour acclamer les artistes qui ont donné tant de relief à cette pièce.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Leçon de géométrie.

Le Professeur.—Qu'entend-on par l'air du cercle?

Un élève.—C'est ce que papa dit qu'il va prendre tous les soirs!

Le petit Z....s'est attiré une méchante affaire. Il a reçu une gifle et a dû constituer des témoins, ce qui....l'inquiète.

—Aussi, lui dit l'un d'eux, tu as été un peu vif: quand ce monsieur proclamait son génie tu n'aurais pas dû dire: "Bah!"

—Mais c'est un âne, ce monsieur.

—Raison de plus; en sa qualité d'âne, il sait fort bien où le "bah" le blesse.

Chez l'épicier.

—Est-ce du thé noir ou du thé vert que vous désirez?

—Ça ne fait rien, ma maitresse est aveugle.

L'eau gazeuse d'Abita convient aux habitués.

Ils aiment les bonnes choses—les habitués!

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 37 Commencé le 17 Janv. 1901.

LA Faute de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR D'UN BERCEAU.

IX

PAUVRE MÈRE.

Suite.

—Oui, on vous le donne, le cher ange, malgré que, tenez.... vaudrait peut-être mieux le laisser dormir.... Il est si beau.... si calme, le mignon!....

—C'est un garçon? questionna-t-elle.

—Oui, ma belle.... un gentil chérubin.... Et qui ressemblera à sa mère.... ma parole....

La brave femme venait d'échanger un regard avec Henri, un regard plein d'inquiétude d'un côté comme de l'autre.

Oui, bien sûr, si on lui donnait l'enfant, elle allait voir.... la jambe difforme.... Et elle s'en épouvanterait.... Tout son bonheur serait gâté.... Il fallait essayer de lui cacher cela le plus longtemps possible!

Mais allez donc empêcher une mère de réclamer l'enfant.... qu'elle n'a pas tenu encore! Allez donc lui défendre de le prendre dans ses bras, de le caresser, de le regarder des yeux comme un trésor!

Pour comble de malechance, voilà que ce pauvre mignon s'éveillait, qu'il ouvrait ses petits yeux.... des yeux peut être encore insensibles à la lumière.

La mère Biré avait été remettre du bois dans le poêle.

Par les carreaux de la fenêtre coulait la lumière grise et terne de ce jour triste d'hiver.

Jeannine, que le docteur continuait à contempler, aperçut ses yeux qui s'ouvraient.

—Il est réveillé, murmura-t-elle.

Elle ajouta:

—Donnez-le moi.

—Mais, ma petite....

—Pourquoi me le refuse-t-on? Qu'y a-t-il qu'on doive me cacher?

Allons, bon, voilà qu'elle s'inquiétait, qu'elle avait déjà des soupçons! C'était inutile de résister, de s'obstiner à lui cacher la vérité. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, d'ailleurs, puisqu'il fallait toujours qu'elle l'apprit!....

La mère Biré regardait le docteur Lipray. Il acquiesça:

—Donnez-le-lui.... Mais laissez-le dans ses langes, bien enveloppé.... C'est si délicat, un enfant!

Et à la mère:

—Vous, mademoiselle, pas un mouvement. Il faut absolument que vous restiez immobile. Le moindre effort pourrait vous être fatal, je vous en préviens.

Doucement, avec des précautions infinies, une délicatesse de toucher qu'on n'eût pas devinée en une femme aussi robuste, la concierge avait soulevé le petit être hors du berceau.

—Voyez comme il est charmant, comme il est mignon! On dirait qu'il veut rire.

La brave femme n'était point difficile, de prendre pour une envie de rire la grimace du bébé.

En réalité, il se préparait bel et bien à pleurer.

—Oh! mettez-le près de moi, suppliait Jeannine, je veux le voir, je veux l'admirer!

Devant les supplications de la mère, il fallait bien céder.... mettre l'enfant près d'elle.

Alors folle de joie, elle égara ses mains, ses frêles mains blanches où les veines traçaient un réseau bleuâtre sur le visage et le corps du cher bébé.

Et malgré la défense qui lui en était faite, ellevoulut le voir tout entier.... Elle défit même les épingles de sûreté qui attachaient les langes, entr'ouvrit ceux-ci.

—Il fait chaud ici ... murmura-t-elle.... il n'aura pas de mal.... non....

Il apparut tout rose.... Il était fort, semblait-il, et roburte .... mais la jambe droite déviée dès la hanche formait une courbe.... comme un arc.

Et tout de suite les yeux de la jeune mère se portèrent là... Alors une anxiété horrible, une douleur acerbe troubla leur limpidité heureuse.

—Mais.... mais.... bégayat-elle.... n'osant pas formuler la pensée qui lui venait.

Il y eut un instant de silence pesant.

Enfin elle articula:

—Mon enfant .... mon chéri .... estropié.... il est estropié!

La concierge essayait de la rassurer:

—Non, non.... ce ne sera rien.... vous verrez.... le médecin a bien dit que ça se remettrait.

—Ah! vous me dites cela pour me rassurer. Mais c'est inutile. Je vois clair. Mon Dieu, pourquoi cette épreuve encore? N'en ai-je pas assez supporté déjà. C'est affreux.... affreux. Pauvre petit. Ah! pourquoi ne suis-je pas morte et toi aussi.... si tu ne viens sur la terre que pour souffrir?....

Elle l'avait approché d'elle.

Sans se soucier des recommandations du médecin et malgré la douleur atroce qui la tenaillait au moindre mouvement, elle put se soulever légèrement.... et, appuyant contre son oreiller le petit garçon qui se remettait à crier, elle le couvrit de caresses passionnées.... de baisers fous, en hoquetant au milieu de sanglots:

—Cher ange.... cher petit... pardon.... pardon!

X

LE SECRET DE LA FOLLE

—Voyez, madame, il fait beau aujourd'hui; nous allons sortir un peu.... Par un si charmant soleil, ce serait domage de rester enfermée.... Et puis, monsieur le docteur l'a ordonné avant de partir.... Nous ne resterons dehors que le temps qu'il vous plaira.....

Une des surveillantes de la maison de santé du docteur Berniatte, le visage avenant entre les papillottes blanches qui l'encadraient, et qui était spécialement chargée de soigner madame Hélène Vernier, venait d'apparaître dans la chambre de celle-ci.

Elle lui parlait doucement ainsi qu'à un enfant gâté.

Mais Hélène ne répondit pas.

Allongée dans un fauteuil, la tête droite, les yeux fixés sur la fenêtre où le soleil d'hiver irradiait d'or pâle les dessins fantastiques du gel, la jeune femme regardait.

Elle semblait heureuse de contempler ces jolie choses miroitantes, ces joyaux de rêve et d'illusion, ces arabesques gracieuses faites de mille pierres précieuses adroitement assertíes, ces broderies idéales comme jaillies sous des doigts de feu.....

Sur son doux visage, une expression de joie naïve, puérile, joie de bébé assistant à un spectacle qui l'intéresse, était répandue.

La chambre était confortable. Les pensionnaire du docteur Berniatte tous riches, occupaient chacun la leur.

La maison située à Saint-Mandé, en un coin du bois, était isolée. Elle était entourée d'un grand jardin très bien entretenu, auquel faisait suite un parc immense enclos de murs.

Il y avait là une dixaine de pensionnaires, hommes et femmes, complètement isolés les uns des autres.

Hélène n'avait fait aucune résistance pour demeurer dans cette maison: là ou ailleurs, que lui importait.... hélas?

Voyant qu'elle semblait ne pas l'entendre, la surveillante vint la prendre par un bras:

—Allons, madame, levez-vous.

Cette fois, elle obéit.

Sur ses lèvres pâles, décolorées, courut un furtif sourire.

—Nous irons dans le parc.. au long des allées.... reprenait madame Pauly, la surveillante une veuve qui y était depuis la fondation de la maison....

"On pourra même s'asseoir sur le banc à l'endroit que madame aime beaucoup..... Oh! un petit instant seulement, car il a beau faire un temps superbe, ça n'empêche pas qu'on est en décembre et que l'air est très vif.....

Hélène avait peu changé.

Elle gardait toujours son même charme.... Cependant son visage doux et triste paraissait plus frais qu'il y avait quelques mois.

Elle ne parlait que rarement. Et c'était alors pour proférer des phrases sans suite, incohérentes parmi lesquelles revenaient sans cesse: "Innocente.... coupables...." Ces mots qui parfois faisaient l'inquiéter toujours.

Cependant, se conformant à la volonté de la surveillante qui l'entraînait, la jeune femme avait quitté sa chambre.

Toutes deux suivirent un couloir, descendirent un escalier, traversèrent le vestibule, puis sortant de la maison tournèrent